Le Nom-Du-Père dans la cure Les conditions de sa directivité

Jean-Paul HILTENBRAND

(99)Lacan n'a donné qu'un séminaire sur les Noms-du-Père. On peut regretter les circonstances qui l'ont amené à suspendre son entreprise. Cependant il a suffisamment articulé de choses lors de son enseignement pour que nous puissions trouver les repérages nécessaires dans notre pratique. Sans s'avancer excessivement on peut dire que cette formalisation était destinée à se substituer au mythe œdipien et à celui de Totem et Tabou mis en place par Freud. Ultérieurement à cet unique séminaire, Lacan a fait plusieurs allusions à la fonction du Nom-du-Père, remarques qui indiquent l'orientation et la signification donnée au Nom-du-Père et ceci jusque dans l'élaboration du nœud borroméen. La direction empruntée par Lacan suggère qu'il visait essentiellement à résoudre, du moins en partie, une impasse, voire à contourner éventuellement l'obstacle que constitue la fonction paternelle telle que Freud l'a formulée dans (100)*L'homme Moïse et le monothéisme*. Car l'ouvrage ultime de Freud sur ce sujet est un testament terrible – terrible au sens où seuls des analystes endurcis peuvent le lire sans être ébranlés par l'écho d'une conclusion pessimiste, voire négative, concernant le résultat de l'analyse de type freudienne. En effet la seule issue logique qu'offre ce texte serait une sorte de religion laïque et personnelle dont on voit trop bien qu'elle encombre encore nos groupes analytiques ; religion du père qui serait de structure comme Freud prend bien soin de l'articuler.

Y a-t-il un remède ? Dieu merci ! et grâce à Lacan nous aurions (conditionnel) une mince possibilité d'échapper au destin de ce symptôme majeur de notre temps qui est la quête d'un père idéal avec son corollaire de fanatisme religieux.

C'est sur cette voie étroite, offerte par l'élaboration de Lacan, que je proposerais de cheminer à présent pour avancer quelques remarques succinctes sur la direction de la cure à propos du Nom-du-Père – des Noms-

du-Père. La fonction du Nom-du-Père occupe, selon notre avis, une place centrale dans la direction de la cure, dans la mesure où elle commande la position sexuée inconsciente du parlêtre d'une part, détermine le désir d'autre part, et enfin, conditionne la relation sociale du sujet dans un rapport à l'altérité qui lui est spécifique ; fait aisément reconnaissable dans notre clinique.

Néanmoins si cette fonction du Nom-du-Père imprime ainsi son pouvoir symbolique dans la vie du sujet, nous observons également que le symptôme qui intéresse le champ d'action de ce sujet, s'est établi selon les coordonnées signifiantes d'une métaphore, à savoir sur le modèle de celle qui a présidé à la mise en place du Nom-du-Père. A ce propos il est arrivé à Lacan d'affirmer que le symptôme est un Nom-du-Père. Ceci implique par conséquent que toute analyse qui s'engage sous l'argument du symptôme va forcément concerner ce Nom-du-Père dans sa constitution. Mais comment ?

Par ailleurs cette disposition structurale éclaire également l'attribution par le névrosé des réussites et des échecs de son désir à un père, fût-ce au prix d'un déplacement imaginaire sur la causalité qui l'anime.

(101) Au même titre peut-on reconnaître les effets symboliques de cette fonction du Nom-du-Père dans la croyance magique, dans la culpabilité liée à la dette, dans la crainte ou à l'inverse dans l'appel à une autorité sous quelque forme surmoïque qu'elle s'habille, jusque dans la conception presque délirante d'une justice distributive, voire plus loin encore dans l'espoir soutenu individuellement ou collectivement en une providence ou un rédempteur pouvant être personnifié, en nos temps de saturation médiatique, dans la figure de tel homme politique ou religieux, etc. Et comme on le sait, ceci peut aller jusqu'à la métaphore délirante induite par la répétition scandée d'une image, d'une voix portant à leur paroxysme des mouvements sociaux.

Ce bref survol amène à ce constat – à garder présent à l'esprit – que le nécessaire du Nom-du-Père, tel qu'il met en place la métaphore primitive signifiante, présente l'inconvénient d'être un nécessaire qui établit aussitôt les conditions du symptôme et la structure du fantasme.

C'est en cela que la fonction inconsciente du Nom-du-Père, comme référent central de la cure fait problème :

– Car y prend-on appui, voilà que l'on risque de renforcer le symptôme, et ceci spécialement chez l'homme où c'est sa "perversion naturelle" qui se verra privilégiée.

– Mais s'en passerait-on (de ce Nom-du-Père), alors à quel empan accrocherait-on le désir ? Question qui vaut essentiellement pour une femme – mais pas seulement. Puisque le Nom-du-Père arrime la signification du phallus dans l'Autre, comme cause du désir, et que ce n'est qu'à cette condition, parfois extrême, mais déjà symptomatique d'un mode de manque (Imaginaire, Symbolique, Réel) qu'un sujet peut s'assumer homme ou femme devant l'autre sexe.

A contrario peut-on se servir du seul référent du désir, isolé comme tel, alors que nous le voyons s'exercer dans les situations les plus erratiques ou en forme d'impasses – soit dans l'insensé : c'est-à-dire l'inconscient ? Il est bien évident que dans l'analyse, le désir – le désir inconscient – ne prend sa signification qu'interprété rétroactivement dans la fonction du Nom-du-Père (102) et que c'est par là qu'il trouve son articulation signifiante véritable et sa

portée sans équivoque où le sujet se constitue dans sa dimension symbolique.

Il y a un signifiant qui prévaut et qui représente la paternité. La prévalence de ce signifiant traverse tous les attributs agglutinés autour de la fonction paternelle. La difficulté dans l'analyse... n'est pas tant le repérage de ce signifiant qui n'est, après tout, là présent dans la cure qu'en tant qu'inconscient, c'est-à-dire toujours au-delà de ce qui se présente concrètement de la figure du père. La difficulté tient dans le fait de permettre à ce signifiant de frayer sa voie et efficace justement parmi les attributs concrets du père qui viennent faire obstacle à son déploiement, car la névrose est essentiellement une difficulté avec le Nom. (Lacan a pu dire que le névrosé est un sans nom).

La névrose est organisée à rebours de la fonction du Nom-du-Père et c'est en tant que refoulée que cette fonction se manifeste d'abord dans la cure. Si la castration est à ce point dramatisée dans la névrose et entretenue dans ses effets pathogènes, cette dramatisation n'est pas autrement organisée qu'à partir de ce refoulement qui concerne cette fonction du Nom-du-Père.

La question qui se pose dans la cure n'est pas anodine puisque l'expérience montre que les analystes eux-mêmes ne parviennent pas toujours à un rapport a-symptomatique audit "problème du père".

Précisément dans la majorité des cures la direction proposerait l'alternative suivante : peut-on supposer que la primauté de ce signifiant va s'imposer d'elle-même et donc établir, spontanément au gré de la parole dans les séances, les effets de cette fonction du Nom-du-Père à la place qui leur reviennent, et ceci par le simple jeu du désir ?

Ou bien les conditions de fonctionnement de ce signifiant impliquent-elles que la voie de ce signifiant soit frayée activement par l'analyste grâce à sa direction ?

Autrement dit, comme le suggère mon titre, est-ce le Nom-du-Père qui dirige la cure ? Ou est-ce la direction par l'analyste qui assurera au (103)Nom-du-Père sa primauté ?

La réponse vous la détenez déjà ! En effet si le Nom-du-Père venait spontanément remplir sa fonction première alors il n'existerait pas ce rapport symptomatique au père chez les analystes. Il y a lieu par conséquent de convenir que cette opération ne se réalise pas sans être induite dans certaines cures, encore que l'action de l'analyste ne permette pas toujours de l'obtenir de façon complète.

Ce fait pourrait se comprendre dans la mesure où si la névrose est en grande partie organisée contre le Nom-du-Père, dans cette mesure là le névrosé n'est pas disposé à donner son assentiment total et inconditionnel à la voie qui lui recommande la cure. Pourquoi en est-il ainsi ?

De nombreux exemples cliniques montrent que le premier obstacle consiste dans ce qu'on peut résumer dans sa forme générale par l'appel persistant à un père idéal... C'est ce père là qui est à l'origine de l'intolérance et de nombreuses difficultés dans le lien social du sujet.

Le père idéal est un dilemme structural dans la névrose au sens où il résulte, comme Freud l'a fort bien décrit dans son texte sur l'identification au père, d'une incorporation symbolique – *eingiger Zug* – donnant ainsi un socle idéalisant et surmoïque lequel va amener le sujet à s'insurger ultérieurement contre les traits (défauts, imperfections, errements, impuissances) du père au

point d'amener ce sujet d'abord à l'intolérance, puis à la haine et enfin au souhait de mort de ce père. Ainsi à partir de l'identification idéalisante, ce sont secondairement les traits jugés négatifs qui organisent la résistance au Nom.

Je vais en donner une rapide illustration.

A ce titre la situation du fils de l'immigré nous paraît la plus exemplaire et la plus précieuse : dans les cas les plus favorables il montre jusqu'à la caricature de façon révélatrice et démonstrative la disjonction des deux versants que nous venons d'expliciter : à savoir d'un côté la mise en place du Nom-du-Père inconscient et de l'autre le rejet de la figure paternelle réelle, sous couvert de l'appel à un père idéal. A ce propos, il est perceptible comment le sujet va faire barre sur l'Autre, en tant qu'institué par la (104)fonction paternelle, en maintenant sa relation conflictuelle avec le père, en tant que petit autre. Cette situation met en relief la haine qui agite ce complexe en sous main, haine qui a pu être éludée ou refoulée en d'autres circonstances.

En effet pour ceux qui ont été précédés par plusieurs générations vivant dans la même tradition (familiale, culturelle, religieuse et linguistique), ce qui se transmet d'un côté par la fonction inconsciente du Nom-du-Père et ce qui transmet de façon consciente par la tradition : ces deux transmissions se superposent et s'étayent mutuellement assurant au sujet son introduction progressive et pratiquement sans heurt majeur dans le commerce sexuel (et phallique). Néanmoins chez ces derniers existe une confusion soigneusement entretenue puisqu'elle voile précautionneusement la haine insondable et mortifère à l'égard du père alors que le sujet peut se revendiquer le plus catholiquement du monde de sa tradition ! J'évoque les catholiques parce que c'est un mode qui leur est habituel : à savoir qu'au nom de l'amour du père et de l'obéissance aux préceptes religieux, la poussée comme la nécessité de cet affrontement au père reste éludée ou refoulée. Il n'est donc pas sûr que les monothéismes en général aient été des supports aussi efficaces des Noms-du-Père (cf. les remarques de Lacan sur la faiblesse des pères de l'Eglise sur cette question).

Le fait de la haine n'est en soi pas condamnable, c'est son refoulement qui entrave sa résolution et engendre des effets pathogènes en ceci qu'il déplace cet affrontement par un retournement sur un mode de persécution narcissique, si caractéristique chez certains patients.

C'est ici que parvenu au stade de jeune adulte le fils de l'étranger se voit brutalement confronté dans un conflit avec le père, conflit pas seulement lié à une différence culturelle pourtant de plus en plus criante.

On peut déjà observer que la récente loi française qui fait obligation de choisir, volontairement et de façon déclarée, la nationalité à l'adolescence provoque occasionnellement non seulement la disjonction de ces deux transmissions sur le mode de la rupture ou du conflit ouvert avec le père, mais dans certains cas cette opération peut parfaitement être entendue comme une invitation sociale au désaveu, ce qui remettant en cause le (105)Nom-du-Père, est susceptible d'occasionner un affranchissement pervers ou délictueux. En effet ce conflit ne vient pas seulement à ce moment-là sceller la fin de l'Œdipe du garçon, il peut être l'occasion d'un déjugement rétroactif de l'autorité paternelle, s'étendant jusqu'à la destitution de sa fonction socialement reconnue.

Ajoutons, pour pousser le trait dans ses limites, si fils aîné, instruit par des

études, ayant acquis la langue littéraire d'origine que le père ne parle que de façon dialectale et maladroite et que ce fils devient l'intermédiaire obligé dans la gestion souvent complexe des relations administratives, juridiques ou économiques de la famille et que profitant de sa situation il fait alliance avec une mère insatisfaite pour devenir le véritable maître des lieux et que dans une "spirale folle" (expression recueillie de la bouche de l'un d'entre eux) il va jusqu'à liguier le petit monde domestique contre les préceptes éducatifs du père, jugé rétrograde, pour finir par saper et l'autorité du père, et celle du mari, etc...

Ce que montre alors ce fils est que cet affrontement va se perpétuer ultérieurement dans sa vie sociale et professionnelle en conflits d'autorité et de compétition, ce qui est aisément prévisible puisque l'action des effets symbolique se poursuit, connoté par un désir de reconnaissance irrépressible. Cependant l'élément remarquable est que sa vie amoureuse est dominée par l'exigence d'une relation passionnelle qui signale le caractère vacillant de l'instance phallique : son assise étant principalement imaginaire.

Alors à la question : pourquoi le sujet ne donne pas son assentiment total à la fonction inconsciente du Nom-du-Père dans ses effets, il ne suffit pas, en guise de réponse, de désigner le refoulement de ce signifiant du Nom-du-Père. Car à entendre ces patients il est aisé d'observer qu'à la fois ce signifiant est refoulé et en même temps constamment présentifié. Il est présentifié dans le signifiant mis en corrélation par le désir. Second signifiant qui organise la jouissance et sur lequel le sujet prend appui, car ce signifiant incarne et objective en quelque sorte la jouissance en tant que produit du Nom-du-Père, et ceci dans un mouvement centrifuge par(106) rapport à lui. (Ce signifiant premier est dans l'Autre dont l'accès lui reste fermé : il est inconscient).

Cette jouissance est donc essentiellement narcissique et dans l'exemple pris et constitue secondairement l'obstacle majeur et le point de résistance au Nom-du-Père.

Pour éclairer ce fait je proposerais de revenir au vœu de la relation passionnelle. L'obstacle tient dans ce fait, (que nous rencontrons de plus en plus fréquemment dans notre clinique et où le fils de l'étranger reste exemplaire) à savoir que le choix amoureux s'exerce à partir de l'investissement narcissique [habituel mais ici porté à son extrême] c'est-à-dire qu'il est instauré sur le modèle endogamique de l'inceste fraternel. Nous suivons là l'indication de rêves répétitifs et insistants de l'un d'entre eux. Ce désir endogamique désigne dans le choix amoureux un autre en tant qu'il est un semblable.

A partir de là s'éclaire cette exigence passionnelle dans la mesure où elle met en œuvre une érotique déterminée par l'image spéculaire mais surtout qui a la propriété de tenter d'éliider l'instance phallique et le type d'échange qu'elle implique. Il ne s'agit pas d'une endogamie qui concernerait le même totem mais d'une endogamie narcissique (si ce terme est permis) véritable dédale en miroir où le sujet tente de saisir son image aux reflets de l'autre et dans la consistance évanescence d'un semblable [à terme c'est le rapport à la castration qui est éludé].

Et ici l'on peut remarquer que si le Nom-du-Père détourne l'enfant du service à la mère, il a également un effet de tranchement dans la primauté donnée à la fonction narcissique, c'est-à-dire que le sujet est détourné de la primauté prise par son image.

C'est en ce point qu'est la butée : la jouissance narcissique à laquelle le sujet n'a pas renoncé le conduit à prendre l'ïmago de son moi comme un objet a (pas moins phallicisé que tout autre objet). Propriété de l'ïmage est d'être hors castration.

La prévalence du spéculaire peut encore s'illustrer par ce trait symptomatique de l'un deux : un patient avait constaté que son écriture (107) avait tendance à imiter celle du collègue de travail avec lequel il collaborait momentanément. C'est dire que la relation à l'autre sexe est prise dans la même précarité de réciprocité imaginaire et qu'elle désigne à terme le refus du père comme étranger en fonction d'Autre (cf. Melman : exemple du père qui est un étranger....).

Dernière question pour conclure.

Au vu de cette organisation tout entière tournée vers l'évitement des effets du Nom-du-Père, est-ce que la nouvelle réactualisation du désir dans les conditions transférentielles de la cure peut-elle suffire ?

Il arrive en effet que le barrage fait au Nom-du-Père se lève spontanément avec la levée du refoulement secondaire et avec le fait que le sujet trouve une assise et une reconnaissance symbolique qui lui permette de renoncer à s'appuyer exclusivement sur la jouissance narcissique de nature spéculaire.

Mais dans d'autres cas on entreperçoit souvent assez rapidement que la prescription sur les défauts et fautes du père, condition au fonctionnement du Nom-du-Père, ne se réalise pas, que par exemple au père idéal le patient a superposé un analyste idéal et donc que la lutte contre la figure du père va se poursuivre dans la cure même.

L'un des signes : le patient reste toujours critique à l'endroit des autres, il persiste dans les effets du père idéalisé mais surtout il se signale par une intolérance particulièrement vive vis à vis de son propre symptôme, ce qui se conçoit aisément en raison de la corrélation étroite entre son Nom-du-Père et son symptôme.

Sans doute n'y a-t-il pas d'autre solution que de provoquer dans l'analyse, d'imposer l'acceptation par le fils de cette prescription sur les défauts du père, seule occasion sans doute où l'analyste aurait à engager tout le poids de son autorité.

Mais pourquoi, nous analystes, aurions-nous à faire preuve d'une telle insistance puisque nous n'avons pour vocation de soutenir aucun père ?

C'est que dans certaines circonstances de cure il n'y aurait aucun autre (108) moyen d'infléchir la disposition du sujet hors de l'imaginaire auquel est accroché sa jouissance pour la faire entrer à la place que lui désigne la fonction et la structure signifiante au principe desquels se trouve le Nom-du-Père. En effet le Nom-du-Père est autant à l'origine des lois du langage que de celles de la parole et ce sont celles-là seulement qui mettront en place le manque symbolique et l'Autre, en tant que lieu, et qui permettent au sujet de s'assigner une assise et une reconnaissance symbolique.